

sur le plus beau et le plus fin morceau de drap anglais qu'il y ait dans toute ma boutique.

—Qu'est-ce que vous demandez pour cette guenille ?

—Une guenille ! exclama le Juif. Un vêtement flambant neuf, qui n'a pas été porté plus de quinze jours, par son dernier propriétaire.

—Apportez-moi une glace que je voie comment il va dans le dos.

—Laissez-moi vous arranger cela, fit le Juif qui s'empressa de tirer le vêtement de façon à dissimuler les plis. Il est vraiment superbe. Regardez comme il vous va bien ; c'est un vêtement hors ligne.

—Cela pourrait peut-être passer, si le prix me convient. Quel est votre dernier mot ?

—Je ne le donnerai pas pour un cent de moins que dix dollars ; et vous pouvez dire que c'est un bon marché exceptionnel.

—Bon marché ! exclama Joe. Je voudrais bien savoir ce que vous demanderiez, si vous vouliez le vendre cher !

Le Juif joignit les mains et leva les yeux au ciel, comme une victime innocente et persécutée.

—Regardez ce paletot Salomon, reprit vivement Joe, en lui montrant le vêtement avec lequel il était entré dans la boutique. Voyez quel élégant costume, quelle coupe gracieuse ! Il a été fait sur mesure pour un de mes amis qui est mort avant de l'avoir porté. Jamais je ne songerais à m'en défaire, s'il n'était malheureusement un peu long pour moi. Mais je veux faire un marché avec vous. Si je consens à vous céder ce joli paletot et à prendre la jaquette en échange, combien me donnerez-vous en retour ?

—Quoi pour cette guenille ?

—Vous ne l'avez pas bien regardé Salomon, c'est un paletot de premier choix.

Le Juif parut hésiter pendant quelques minutes, puis il dit en soupirant : "Donnez moi cinq piastres et je fais l'échange."

—Cinq piastres, cria Joe avec indignation, cinq piastres, vous vous en feriez mourir !

—Donnez-moi quatre piastres. Je ferai le marché parce que c'est vous. Mais j'y perds.

—Allons ! je vois qu'il n'y a rien à faire avec vous, reprenez votre jaquette et rendez-moi mon beau paletot.

—Voulez-vous vous arranger pour trois piastres ? concéda le Juif, au moment où Joe s'apprêtait à franchir le seuil de la porte.

—Deux piastres et pas un cent de plus, fit Joe en mettant un pied sur le trottoir.

—Voyons, ne vous en allez pas comme cela, fit le Juif. Quand je vous ai vu entrer dans ma boutique, je me suis dit que je ferais de vous un jeune élégant. Je ne veux pas en avoir le démenti : c'est un caprice. Heureusement, je ne fais comme cela des marchés tous les jours. Sans cela, je serais ruiné avant la fin du mois.

—Oui, tout le monde sait que vous êtes un charitable commerçant et que vous donnez votre marchandise par pure bienfaisance. Et Joe passa la jaquette et laissa au Juif son vieux paletot, en lui remettant deux piastres. "N'ayez pas peur de manquer de pain dans votre vieillesse, généreux bienfaiteur de l'humanité. Bien sûr la corporation prendra soin de vous et ne voudra pas vous laisser dans le besoin."

"Je crois que j'ai mis dedans le vieux grippe-sou, un peu proprement," se dit Joe à lui-même en contemplant son nouvel habit.

Et en riant à gorge déployée, Joe remonta la rue Craig jusqu'à la hauteur du Champ de Mars et tourna à droite pour s'engager dans la rue St-Laurent. Là, il entra successivement dans une série de boutiques, achetant çà et là, divers objets d'habillement, à des prix fabuleux de bon marché, jusqu'à ce qu'il eut fait entièrement peau neuve, et dépensé un peu plus de cinq piastres.

—Maintenant, s'écria-t-il, en se mirant avec satisfaction dans le ruisseau, me voilà frais et dispos, et tout à fait en tenue pour me montrer dans le monde. Au plumage, on reconnaît l'oiseau.

A ce moment, cinq heures de l'après-midi sonnaient à l'horloge de l'hôtel de-ville.

—Allons fit Joe, voilà toujours un commencement ! Je crois, maintenant, qu'il ne me reste qu'à finir ma journée, en allant surveiller ce qui se passe, un peu, du côté de la belle fille aux yeux bleus, qui aime tant les leçons de musique !

Et Joe se dirigea tout droit vers une élégante maison de la rue Dorchester, en face de laquelle il se promena de long en large, jusqu'à la tombée de la nuit, sans perdre de vue la porte d'entrée.

Pendant ce temps-là, il semblait prendre infiniment plaisir à un exercice qui consistait à tirer de sa poche, puis à y remettre, toutes les cinq minutes, une vieille enveloppe déchirée, qu'il contemplait chaque fois avec une nouvelle satisfaction.

—Il y a une fortune, là-dedans, se répétait-il à maintes reprises. Ce morceau de papier est une pièce de conviction, que M. Harrison aurait payée un plus de cinquante piastres. Mais patience ; ce n'est que le commencement de la piste.

Joe avait d'ailleurs un autre sujet de méditations joyeuses, dans la pensée du bon marché qu'il avait fait avec le vieux Juif, et du costume élégant qui ne lui avait coûté que deux piastres à échanger contre son vieux paletot en loques.

—C'est bien cela ! continuait-il, en entremêlant avec ses exclamations de bonne humeur toute une suite de pensées, beaucoup plus sérieuses qu'on ne l'eût supposé, à regarder son âge et sa figure.—C'est bien cela ! La dénonciation vient d'un ennemi, probablement d'un jaloux. Mon oncle dit toujours qu'il faut chercher la femme, moi je cherche le "cavalier ;" et, foi de Briquet, je le trouverai, dussè-je prendre racine, en face de cette porte !

Cependant ce jour-là, il ne trouva rien ; et lorsque la soirée fut assez avancée pour lui donner la certitude qu'il ne se présenterait désormais aucun visiteur à la porte de Mlle Marsy, Joe se décida à rentrer chez lui, non sans continuer à rire intérieurement de la façon dont il avait préparé ses batteries, et de l'adresse avec laquelle il avait négocié l'achat de son nouveau costume.

## CHAPITRE V

### L'HOMME AUX CHEVEUX ROUX

Robert Halt avait été plus impressionné qu'il n'avait voulu en avoir l'air par la visite de Joe. Il connaissait depuis longtemps le jeune gamin ; et il avait eu, plusieurs fois, l'occasion d'apprécier sa finesse et son dévouement. Robert Halt avait véritablement sauvé la vie à Joe, quatre ou cinq ans auparavant, en passant fort à propos dans une rue déserte, au moment où le gamin, sans doute à la suite d'une querelle, était en train de tomber sous les coups d'une bande de rôdeurs qui commençaient à jouer du couteau et qui allaient lui faire un mauvais parti. Sans connaître Joe ni ses assaillants, le jeune professeur de musique avait pris la défense du plus faible ; et grâce à l'exhibition d'un revolver, il avait mis les rôdeurs en fuite. Depuis ce jour, Joe lui avait voué une profonde reconnaissance. L'amitié du gamin ne s'était pas seulement traduite par divers appels à la bourse de son protecteur. Dans plusieurs circonstances, Joe qui, furetant partout, était au courant de tout, avait donné à M. Halt des avis qui témoignaient à la fois de son intelligence et de son désir d'être utile ; et quelques mois avant la date où commence notre histoire, il lui avait rendu un service important, en l'avertissant de l'imminence d'une banqueroute que personne ne soupçonnait. Grâce à ce renseignement, M. Halt avait pu retirer des fonds déposés par lui, l'avant-veille de la cessation des paiements ; et il avait échappé aux dangers d'une perte qui, bien que peu considérable, eut rogné disgracieusement ses maigres ressources.

—Le gamin sait évidemment quelque chose qu'il ne veut ou qu'il ne peut pas me dire, pensait Robert Halt. Sa prétendue "bonne aventure" devait être un moyen indirect, de me mettre en garde contre un danger. Mais quel danger ? Je ne puis croire que ma maison soit surveillée ; par qui ? dans quel